



HAL
open science

Une parodie à double détente. Historiographie, rhétorique et parrhêsia dans Gargantua

Lionel Piettre

► To cite this version:

Lionel Piettre. Une parodie à double détente. Historiographie, rhétorique et parrhêsia dans Gargantua. Christiane Louette; Christine Noille. Expériences rhétoriques. Mélanges offerts au professeur Francis Goyet, Classiques Garnier, pp.203-213, 2020, 978-2-406-10391-2. hal-03104958

HAL Id: hal-03104958

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-03104958v1>

Submitted on 14 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une parodie à double détente.

Historiographie, rhétorique et *parrhêsia* dans *Gargantua*

« Amis lecteurs qui ce livre lisez, / Despouillez vous de toute affection, / Et le lisant ne vous scandalisez. »¹ Le dizain liminaire de *Gargantua* fait un livre de vérité d'un roman qui se présente, au premier regard, comme un tissu d'affabulations – et qui, comme l'indique la suite du dizain, n'a d'autre « argument » que celui du rire. On sait que le vocabulaire employé par Rabelais fait écho à l'Évangile² ; mais il permet aussi de construire une relation d'amitié au sens fort : « dépouillé » de ses passions, le lecteur pourra accueillir en son âme la vérité du discours de l'auteur, « [...] Démocrite/ Riant les faits de notre vie humaine. »³

Le pantagruélisme suppose donc cette *amitié* qui unit auteur et lecteur, et qui seule rend possible un discours de vérité que les Grecs nommaient *parrhêsia*, les Latins *licentia* ou *oratio libera*. Plutarque, dans un célèbre traité, fait de la *parrhêsia* la pierre de touche qui permet de distinguer le « flatteur » de « l'ami ». Cette notion, bien étudiée par Michel Foucault⁴, fut largement utilisée à partir de la Renaissance pour définir l'historiographie moderne, désormais placée sous le double patronage d'*Aletheia* et de *Parrhêsia*, Vérité et Franchise⁵.

Le présent article précise ce qu'est la *parrhêsia* dans *Gargantua* : ma thèse est que ce roman, parodie de « chroniques » et d'histoires fabuleuses, est aussi un jeu d'écriture qui, tout en rendant hommage aux *artes historicae*, examine les conditions auxquelles peut s'énoncer la vérité.

I. Rhétorique, parrhêsia et histoire : fausses oppositions et distinctions nécessaires

Pour Foucault, la *parrhêsia* est un « rapport d'âmes » qui suppose, de la part de celui qui l'énonce, la volonté d'agir « dans le domaine » de l'âme de son interlocuteur⁶ et, de la part de celui-ci, l'acceptation de la possible *blesure* de la vérité. Foucault définit ainsi la *parrhêsia* comme « [...] le courage de la vérité chez celui qui parle et prend le risque de dire, en dépit de tout, toute la vérité qu'il pense, mais c'est aussi le courage de l'interlocuteur qui accepte de recevoir comme vraie la vérité blessante qu'il entend. »⁷ Cette définition posée, Foucault l'oppose « terme à terme » à la

¹ *Gargantua* [éd. 1542], M. Huchon (éd.), Paris, Gallimard, 2007, p. 31.

² Voir l'étude classique de M. A. SCREECH, *L'évangélisme de Rabelais*, Genève-Paris, Droz, 1959.

³ Dizain liminaire de *Pantagruel* [éd. 1534], G. Defaux (éd.), dans *Les cinq livres*, Paris, LGF, 1994, p. 291.

⁴ Voir M. FOUCAULT, *Le Courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France (1983-1984)*, F. Gros (éd.), Paris, Gallimard, Seuil, 2009. Foucault écrit *parrêsia*, j'écrirai ci-après *parrhêsia*.

⁵ Voir l'introduction de K. ABIVEN et A. WELFRINGER à *Courage de la vérité et écritures de l'histoire (XVI^e siècle – XVIII^e siècle)*, *Littératures classiques*, N° 94, n° 3, 2017, p. 5-15.

⁶ Voir M. FOUCAULT, « La Parrêsia », *Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité*, n° 16, 2012, § 29, p.167 ; *Le Courage de la vérité*, *op. cit.*, p. 61.

⁷ *Le Courage de la vérité*, *op. cit.*, p. 14.

rhétorique⁸ : la *parrhêsia* ne se préoccupe que de la vérité, la rhétorique ne se préoccupe que de convaincre, autrement dit de « contraindre »⁹.

Les choses se compliquent lorsque, à partir de sa lecture des Anciens, il approfondit sa réflexion sur *parrhêsia*. Car, du point de vue technique, celle-ci ressemble à... de la rhétorique. Dans une conférence de 1982, Foucault ainsi utilise la définition de l'*oratio libera* chez Quintilien pour faire de la *parrhêsia* « une figure de la pensée qui est une non-figure [...], celle qui agit par conséquent sur l'auditeur sans être *ad simulata* et sans être *arte composita*, sans être donc ni feinte ni simulée par l'art et la technique »¹⁰. Or, quand il en vient au *Flatteur* de Plutarque, Foucault rapproche la *parrhêsia* de la médecine, et précise qu'elle doit prendre en compte « [...] le *metron*, la mesure, le *kairos*, l'occasion, *sugkrasis*, le mélange, l'adoucissement, le mélange qui permet l'adoucissement. »¹¹ Un tel rapprochement nous conduit tout droit à la rhétorique – le problème posé étant ici celui du *decorum* et de la forme même du discours qui doit être *adoucie* selon les circonstances.

Cette lecture rhétorique fut celle des premiers traducteurs français de Plutarque. Dans la traduction d'Antoine du Saix (d'après celle, latine, d'Érasme), on lit ainsi :

Car quand ilz incisent ou cauterisent quelque membre affligé, ilz ne delaisent pas leur patient en angoisse et tourment, ains le torchent, le bassinent, le fomentent, et traictent d'appareil, le plus doucement qu'il peuvent, sedant la douleur par emplastres lenitifz¹².

Revenant à la *parrhêsia*, Du Saix emploie ensuite un vocabulaire clairement rhétorique :

Et ceulx aussi, qui civilement admonestent leurs amys, ne s'en fuyent pas incontinent apres qui [*sic*, pour *qu'ils*] les ont picqués et mordz amairement : ains par aultres joyeux propostz, devys, et courtoises parolles les amolissent, gaignent, et apaisent¹³.

On retrouve de même, sous la plume d'Érasme, les notions d'*admonitio* et d'*objurgatio*, bien identifiées dans les traités de l'époque¹⁴. La *parrhêsia* ne peut donc se passer de l'art oratoire¹⁵ : si elle s'en distingue c'est, en somme, par le risque, inhérent à l'impératif de vérité, de détruire le cadre même de la discussion. D'où la tension entre deux types de parrhêsias : celui qui s'attache à construire une relation d'amitié avec son interlocuteur, telle qu'il sera en mesure de dire toujours la vérité – ainsi le Courtisan de Castiglione ; et celui qui, pressé par l'urgence du vrai, l'assène au risque de se perdre – ainsi Raphaël dans l'*Utopia* de More, ainsi les avatars de Diogène à la Renaissance¹⁶.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 15 : « Disons, très schématiquement, que le rhéteur est, ou en tout cas peut parfaitement être un menteur efficace qui contraint les autres. »

¹⁰ « La *Parrêsia* », *op. cit.*, § 27, p. 166.

¹¹ *Ibid.*, p. 175.

¹² *La Touche naïfve, pour esprouver l'amy, et le flateur, inventée par Plutarque [...]*, Paris, Simon de Colines, 1537, f° 52 v°.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *De discrimine adulatoris et amici*, dans *Quae toto volumine continentur. Pacis querela [...]*, Venise, Eredi di Aldo Manuzio e Andrea Torresano, 1518.

¹⁵ Pour traitement de la *parrhêsia* par les rhétoriques non quintiliennes (*i. e.* qui ne voient pas la *licentia* comme une non-figure), voir C. NOILLE, « Rhétorique de la *parrêsia* », *Littératures classiques*, N° 94, n° 3, 2017, p. 27-36.

¹⁶ Voir M. CLÉMENT, *Le Cynisme à la Renaissance : d'Érasme à Montaigne*, Genève, Droz, 2005, *passim*.

Il est enfin un domaine où la *parrhêsia* et la rhétorique peuvent paraître indissociables : c'est celui de l'historiographie. Du moins existe-t-il une forte tradition théorique qui plaide en ce sens, depuis le *Comment il faut écrire l'histoire* de Lucien de Samosate :

La tâche unique de l'historien est de raconter les faits comme ils se sont passés ; mais il ne le pourra pas tant qu'il craindra Artaxerxès dont il est le médecin, ou qu'il espérera recevoir de lui une robe de pourpre [...]. A-t-il des inimitiés privées, elles comptent peu pour lui devant l'intérêt public et il met la vérité au-dessus de ses haines ; aime-t-il, il n'épargnera pas pour cela son ami en faute. Tel est, je le répète, l'unique devoir de l'historien ; quand on se mêle d'écrire l'histoire, on ne doit sacrifier qu'à la vérité, sans se préoccuper du reste ; en un mot, la seule règle, l'exacte mesure, c'est d'avoir devant les yeux, non pas ceux qui l'entendent actuellement, mais ceux qui, par la suite, liront ses écrits. Si au contraire il se préoccupe du présent, on le rangera avec raison parmi ces flatteurs pour lesquels l'histoire a toujours eu dès l'origine autant d'aversion que la gymnastique en a pour la parure¹⁷.

On reconnaît, appliqué à l'histoire, le lexique de Plutarque¹⁸. Pour Lucien, c'est par un détour que s'énonce la vérité : en ayant sous les yeux l'idée des lecteurs futurs, l'historien – fût-il lui-même partie prenante des combats de son temps – peut se faire parrhêsiaïste.

Le traité de Lucien, qu'il place justement sous le patronage de Diogène (par une anecdote qu'on retrouve au début du *Tiers Livre*¹⁹), nous amène à l'un de ses plus grands lecteurs, Rabelais, et au si historique *Gargantua*.

II. La dispositio historiographique dans *Gargantua*

Les deux premiers romans de Rabelais parodient l'histoire à bien des égards²⁰, d'abord parce qu'ils font directement écho aux « chroniques gargantuines » dont ils sont contemporains, ensuite parce qu'ils raillent les romans de chevalerie au même titre que des ouvrages historiques tels que *Grandes Croniques de Bretagne* de Bouchard (1514). Ils sont aussi historiques, enfin, en ce qu'ils évoquent l'actualité la plus brûlante et les partis pris de leur auteur.

Mais Rabelais, familier de « l'art et manière d'écrire histoires baillée par le philosophe Samosatoys »²¹, connaissait aussi les récents développements de la théorie historiographique. Il avait sans doute lu l'*Actius* de Pontano²². Et il fut le protégé, l'ami, sans doute le secrétaire et peut-

¹⁷ *Comment il faut écrire l'histoire*, § 39-40, É. Chambry, A. Billault et E. Marquis (trad.), dans *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 2015, p. 896-897 (je souligne).

¹⁸ Soit *kolax* (le flatteur ; *kolakeuontôn* chez Lucien) par opposition à *philos*. Ajoutons que Lucien considère toujours l'histoire comme un discours qu'entendent les contemporains et que lira la postérité.

¹⁹ *Le Tiers Livre*, J. Céard (éd.), dans *Les cinq livres*, Paris, LGF, 1994, p. 543-547.

²⁰ Pour une vue d'ensemble, voir E. LACORE-MARTIN, *Figures de l'histoire et du temps dans l'œuvre de Rabelais*, Genève, Droz, 2011.

²¹ *Tiers Livre*, *op. cit.*, p. 693.

²² Rabelais a sans doute eu accès à l'édition aldine des *Opera* (1518-1519). Voir R. COOPER, « Rabelais' édition of the Will of Cuspidius and the roman Contract of Sale (1532) », dans M. A. Screech et V.-L. Saulnier (éd.), *Études rabelaisiennes. Tome XIV*, Genève, Droz, 1977, p. 59-70.

être le conseiller littéraire de l'historien Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, dont les *Ogdoades* – et plus particulièrement leur prologue – témoignent d'une connaissance intime de Lucien²³.

Gargantua se présente comme le jumeau du *Pantagruel*, par son récit qui présente la naissance et l'enfance du héros, son éducation puis ses exploits. Le titre cependant signale une inflexion du propos : il ne s'agit plus de raconter seulement, comme dans le *Pantagruel*, les *faits et prouesses* du géant, mais bien sa *Vie*, ce qui peut, certes, renvoyer aux hagiographies ou biographies seigneuriales alors à la mode, ou encore à la *Grande et merveilleuse Vie du trespuissant et redoubte roy de Gargantua*, l'une des « chroniques » contemporaines du roman²⁴. Mais le mot *vie* rappelle aussi Plutarque ou, dans un autre registre, les *Mémoires* de Commynes, que leur auteur présente comme une vie de Louis XI, ou encore l'œuvre de Langey²⁵. De telles « Vies » se distinguent des chroniques raillées par Rabelais, en ce qu'elles ne racontent pas seulement les « faits » (les actions, *res gestae*), mais aussi les « dits » (*dicta*) et les « conseils » (ou desseins, *consilia*) des acteurs de l'histoire ; c'est ce qui, pour Cicéron, différencie l'*histoire*, qui analyse et juge, des simples *Annales* dont la narration se réduit aux faits²⁶. Le *Tiers Livre* rapporte ainsi les « *faits et dits* heroïques du bon Pantagruel ».

Le *Gargantua* se présente donc comme une parodie à double détente qui, d'une part, critique à la fois l'historiographie mensongère, les chroniques indigentes et les histoires fabuleuses – et qui, d'autre part, rend un hommage amusé à l'historiographie humaniste.

Les *artes historicae* humanistes réclamaient de l'histoire qu'elle fût éloquente, sur le modèle de Thucydide, Tite-Live ou Salluste. Dans *Gargantua*, les pouvoirs de l'éloquence sont d'abord prouvés de façon plaisante, d'abord par le panégyrique du héros prononcé par Eudémon, puis par la « harangue » désastreuse de Janotus de Bragmardo²⁷. Si celle-ci fait pleurer de rire le bon géant, au contraire le discours d'Eudémon, qui se conforme aux canons de la rhétorique, révèle sa sottise au héros qui « se print à plorer comme une vache »²⁸. Or ce n'était pas, semble-t-il, le dessein du page, qui s'est contenté de faire l'éloge de qualités inexistantes en son interlocuteur :

[...] premierement de sa vertus et bonnes mœurs, secondement de son sçavoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beaulté corporelle. Et pour le quint doucement l'exhortoit à reuerer son pere en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire [...]²⁹.

²³ L. PIETTRE, *Se mêler d'histoire : Conseils et jugements de l'action politique dans l'histoire-jugement, chez Guillaume du Bellay, Martin du Bellay, Monluc et Montaigne*, Thèse de doctorat sous la direction de Francis Goyet, Université Grenoble Alpes, 2017. À paraître sous le titre *L'Ombre de Guillaume du Bellay sur la pensée historique de la Renaissance*.

²⁴ Parue sans lieu ni date, l'œuvre est due à François Girault.

²⁵ Dans le *Prologue* de ses *Ogdoades* (dans *Épitome de l'antiquité des Gaules et de France*, Paris, Vincent Sertenas, 1556, f^o 11 v^o), celui-ci dit avoir rédigé, « à l'imitation de Valere le grand », un « [...] recueil d'exemples d'iceux faitz et ditz memorables [de l'histoire de France] : et [un] autre à l'exemple de Plutarque de la conference des vies et gestes d'aucuns Roys, Princes, et Capitaines de ce royaume, avecques celles d'aucuns autres Grecz, Latins, et Barbares. » Hormis le *Prologue*, d'abord publié à part, les *Ogdoades* sont publiées au sein des *Mémoires* de Martin du Bellay.

²⁶ *De Oratore*, II, 52-63.

²⁷ *Gargantua*, chap. XV et XIX.

²⁸ *Ibid.*, p. 159.

²⁹ *Ibid.*, p. 157.

Nous voici bien loin de la *parrhêsia* selon Foucault ; pourtant, ce discours en a tous les effets. Voici un prince que blesse un discours, et cette blessure ou cette opération, menée avec *douceur*, le conduit à s'amender. Et si telle n'était pas l'intention d'Eudémon, c'est le calcul de Grandgousier et de son complice Philippe des Marays, qui ont organisé la rencontre dans le but de vérifier la nullité de l'éducation jusqu'ici reçue par Gargantua. Quant à l'auteur, il partage à coup sûr l'opinion d'Érasme qui définit ainsi la lettre *monitoria* :

Mais si nous écrivons à un dirigeant, à un roi ou autre grand seigneur, dont les oreilles ne supporteront aucune sorte de répréhension, notre répréhension passera par un éloge trompeur. Quand en effet nous louons ses nombreuses vertus (tout à fait absentes chez lui) et que nous blâmons vigoureusement les défauts des autres, dont nous disons que lui-même est exempt, c'est une admonestation tacite par laquelle nous indiquons ce qu'il doit changer en lui et ce qu'il doit suivre³⁰.

Rien d'immoral dans cette retorse *parrhêsia* qui introduit l'un des thèmes essentiels du roman, le conseil du prince ; l'épisode montre que l'éloquence peut être une arme pour agir sur l'âme de l'autre – du moins l'est-elle en cette occurrence.

Une fois (re)faite et parfaite l'éducation du héros, vient l'incident des fouaces qui, en mettant aux prises les sujets de Grandgousier et de Picrochole, déclenche « grosses guerres ». L'ordre de la narration romanesque se conforme alors à celui que préconise les *artes historicae*, en partant des causes pour aboutir aux événements et à leurs conséquences, selon une logique décrite par Langey :

Et si de guerre, fault qu'ilz me dient à quelle cause, et pour quelle occasion elle s'est menée : Fault reciter les querelles debatuës, les parlemens, les deffiances, les apareilz [préparatifs] et entreprises, execution, moyen, et conduites d'icelles. Mettre les batailles en ordre, représenter la rencontre, le conflit, l'execution de l'artillerie, le traict des haquebutiers, archiers, et arbalestiers : poulsez de piques, chocz d'hommes d'armes, heurtis de chevaulx, coups d'espée, chapeliz de masses, haches, et alebardes : l'effroy des vaincuz, route, fuyte, et desolation d'iceux : Le cueur, hardiesse et poursuyte des victorieux : Jusques à quelque foys racompter non seulement le maintien de l'une ou de l'autre armée : mais ce que chacun de son costé aura particulièrement dit et fait. Par tous ces poinctz fault parvenir à l'effet, et à l'avanture de l'issuë. Ceste avanture fault encores specifier par moult de circonstances : À sçavoir est, si par vertu ou par nombre de gens : Si par diligence, prudence, et bonne conduite d'une part : Si par mauvais ordre et negligence de l'autre : si par temerité, outrecuydance, et precipitation des uns, par ruse, ou dissimulation des autres : Et par cent telles ou semblables circonstances, qui en l'histoire ne sont à mespriser ains à diligemment observer [...]³¹.

On reconnaît dans ce passage, qui condense brillamment les vues de Pontano³², les étapes du récit des guerres picrocholines : la « cause » de la guerre (Picrochole prend *de mauvais conseils* : de son humeur dérégulée d'abord, de ses flatteurs ensuite) et son « occasion », c'est-à-dire sa cause

³⁰ *De conscribendis epistolis* [1522], J.-C. Margolin (éd.), dans *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami. Ordinis primi. Tomus secundus*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1971, p. 488 (je traduis) : « *Quod si tyranno, regi, aut alioqui potenti scribimus, cujus aures nullam omnino sint reprehensionem admissurae, eum falso laudantes reprehendemus. Quum enim multas in eo virtutes praedicamus, a quibus est alienissimus, quum item in aliis quaedam abominanda execramur vitia, a quibus illum immunem esse dicimus, tacite admonemus agnoscentem, quid mutare, quid sequi debeat.* »

³¹ G. DU BELLAY, *Prologue*, *op. cit.*, f^{os} 1 v^o-2 r^o.

³² Cf. G. PONTANO, *Actius de numeris poeticis, de lege historiae*, F. Tateo (éd.), Rome, Roma nel Rinascimento, 2018, § 168-185 (p. 167-177, et 268-277 pour la traduction italienne).

conjoncturelle, son prétexte (l'incident des fouaces)³³, les premières escarmouches (Seuillé, La Roche-Clermault), les pourparlers (l'ambassade d'Ulrich Gallet) – et ainsi de suite³⁴. On y reconnaît aussi l'opposition binaire des deux camps, l'un que caractérise « l'outrecuidance », l'autre la « prudence » mais aussi la « ruse » et la « dissimulation », ce qui n'a rien d'étonnant chez Rabelais qui publia des *Stratagemata* à la gloire du rusé Langey³⁵. Tout se passe comme s'il avait voulu faire des distinctions schématiques du discours théorique la matière même de son récit.

Enfin, comme Langey et au contraire de Pontano, Rabelais n'insiste pas sur l'éloge et le blâme que l'historien est censé distribuer : ce sont surtout les acteurs de l'histoire qui seront représentés *en situation*, discourant, analysant, jugeant et donnant parfois le point de vue de l'auteur. Les guerres picrocholines sont ainsi l'occasion d'adapter aux circonstances les formes de la *parrhêsia*.

III. Où la vérité a (parfois) sa place

D'abord, tout le monde ne peut énoncer la vérité, car tout le monde ne la sait pas. C'est le sens du calembour *Parrhesiens*, formé par Rabelais à partir de *Parisiens*. Réputés « fiers en parler »³⁶, ceux-ci n'en sont pas plus aptes à la reconnaître la vérité : à Paris, n'importe quel bonimenteur « [...] assemblera plus de gens, que ne feroit un bon prescheur evangelique. »³⁷ De tels prêchers sont justement ceux dont Ponocrates et Gargantua vont écouter les « concions »³⁸, latinisme qui désigne les harangues insérées dans le récit historique³⁹ et qu'on retrouve à la fin du récit de la guerre, quand le géant victorieux adresse une « contion » aux vaincus. Le discours tire de l'histoire à peine terminée une leçon morale, mais aussi une leçon politique en désignant les coupables, renvoyant ainsi le lecteur à l'exposé initial de la « cause et occasion » de la guerre :

[...] je veux que me livrez avant le departir : premierement ce beau Marquet, qui a esté la source et cause premiere de ceste guerre par sa vaine outrecuidance, Secondement ses compaignons fouaciers, qui feurent negligens de corriger sa teste folle sus l'instant. Et finalement tous les conseillers, capitaines, officiers et domestiques de Picrochole : lesquelz le auroient incité, loué, ou conseillé de sortir ses limites pour ainsi nous inquieter⁴⁰.

³³ Selon Grandgousier, Picrochole a rompu « sans cause ni occasion » l'alliance qui les liait (*Gargantua*, chap. XXIX, p. 280) : cette guerre est donc absolument injuste. C'est aussi parce qu'elle n'a pas de cause profonde (si ce n'est d'ordre économique, comme le suppose P. DESAN, *L'imaginaire économique de la Renaissance*, Fasano, Schena Editore / PUPS, 2002, p. 78 *sqq.*) que l'exposé de l'occasion précède ici celui des causes. Rien *n'annonçait* la trahison de Picrochole.

³⁴ La description sonore des batailles par Langey trouve un écho quasi littéral dans le *Tiers Livre*, *op. cit.*, chap. XXIII, p. 691 : « Quand tu voyds le hourt de deux armées, pense tu Couillasse, que le bruyt si grand et horrible que l'on y oyt, proviene des voix humaines, du hurtis des harnois ? du cliquetis des bardes ? du chaplis des masses ? du froissis des piques ? du bris des lances ? [...] »

³⁵ Le terme *Stratageme* est employé au sujet de la ruse de Gymnaste (*Gargantua*, chap. XXXVI, p. 331). Sur les *Stratagemata* perdus et leurs échos dans le roman, voir C. LA CHARITÉ, « Rabelais et l'humanisme militaire dans *Gargantua* : Légions contre caterve et décurion contre franctopins », *Op. Cit. Revue des littératures et des arts*, n° 17, 2017.

³⁶ *Gargantua*, chap. XVII, p. 169.

³⁷ *Ibid.*, p. 167.

³⁸ *Ibid.*, chap. XXIV, p. 241.

³⁹ Voir G. PONTANO, *Actius*, *op. cit.*, § 176-177.

⁴⁰ *Gargantua*, chap. I, p. 445.

On voit qu'ici, les coupables sont ceux qui n'ont pas su faire preuve de *parrhêsia*, autrement dit qui ont été flatteurs (les conseillers de Picrochole) ou seulement négligents (les fouaciers). De Picrochole – suffisamment puni par les « males fortunes » qui l'ont ravalé du trône à l'état de « pauvre gaignedenier à Lyon » – il ne sera plus question⁴¹.

La harangue de Gargantua renvoie ainsi à des situations de *conseil* typiques de l'historiographie humaniste. J'ai signalé ailleurs⁴² la ressemblance entre la scène du conseil de Picrochole – elle-même inspirée de l'*Utopia* de More⁴³, qui visait François I^{er} – et la scène du conseil de Charles Quint, rêvant d'invasion, dans les *Ogdoades* de Langey⁴⁴. Au milieu des flatteurs de Picrochole paraît un parrhêsiaïste, bien nommé Echephron (le prudent) ; mais sa vérité, qu'il enveloppe d'un apologue (la fable du pot au lait) puis d'un proverbe populaire (« Qui trop s'aventure perd cheval et mule ») ne touche guère le roi⁴⁵.

Subissant ses premiers revers militaires, il ne s'avèrera pas davantage capable d'entendre l'avertissement d'un de ses capitaines :

Toucquedillon arrivé se presenta à Picrochole, et luy compta au long ce qu'il avoit fait et veu. À la fin *conseilloit par fortes paroles* qu'on feist apoinctement avecques Grandgousier lequel il avoit esprouvé le plus homme de bien du monde [...]. Et au regard du principal : que jamais ne sortiroient de ceste entreprinse que à leur grand dommaige et malheur⁴⁶.

Le capitaine se fait historien impartial (il « conte » son expérience) puis conseiller ; mais ce discours arrive trop tard : le roi récompense le malheureux en le faisant « mettre en pièce ». Cruelle leçon de l'historiographie fabuleuse de Rabelais : la vérité n'a pas ni sa place ni son lieu, et ce n'est qu'au terme de l'épreuve de force qu'elle pourra s'énoncer.

En guise de conclusion : Diogène à Pavie

Le personnage qui semble, en somme, le plus authentique parrhêsiaïste du *Gargantua* est Frère Jean, dont les aspects diogéniques sont connus⁴⁷. Il est sans nul doute le seul, dans le roman, qui énonce sa vérité avec constance, et comme indépendamment des circonstances. Encore faut-il, pourtant, distinguer *sa* vérité de *la* vérité. C'est ici qu'intervient le lecteur, pour lire entre les lignes la franchise oblique d'un Rabelais. Ainsi quand le moine peste contre les fuyards de Pavie :

Je hayz plus que poizon un homme qui fuyt quand il fault jouer de cousteaux. Hon que je ne suis roy de France pour quatre vingtz ou cent ans.

⁴¹ *Ibid.*, chap. XLIX, p. 433.

⁴² Thèse citée. Voir aussi F.-M. PLAISANT, « Rabelais, maître ou disciple de Guillaume du Bellay », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, vol. 1, n° 1, 1971, p. 95-102.

⁴³ Voir T. MORE, *L'Utopie*, S. Goyard-Fabre (éd.), M. Delcourt (trad.), Paris, Flammarion, 1987, p. 116-117.

⁴⁴ Dans *Les Memoires de Mess. Martin Du Bellay [...]*, Paris, P. L'Huillier, 1569, f° 193 r°.

⁴⁵ *Gargantua*, p. 315.

⁴⁶ *Ibid.*, chap. XLVII, p. 419-421.

⁴⁷ Voir C. DELOINCE-LOUETTE, « Frère Jean des Entommeures : chasseur et cynique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 101, n° 1, 2001, p. 3-20.

Par dieu je vous metroys en chien courteault les fuyars de Pavie. Leur fiebvre quartaine.
Pourquoy ne mouroient ilz là plus tost que laisser leur bon prince en ceste necessité ? N'est il
meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant, que vivre fuyant villainement⁴⁸ ?

Un tel jugement ne correspond guère au réalisme politique et militaire que Rabelais appréciait chez les Du Bellay⁴⁹. Sachant la bataille perdue, les fuyards de Pavie ont peut-être pris la bonne décision – de même que les apôtres qui assistèrent, passifs, à l'arrestation du Christ, ne méritaient sans doute pas de se faire « couper les jarretz »⁵⁰. Toute franchise ne dit pas la vérité ; mais parce que son discours est blessant jusque dans ses images, Frère Jean incite le lecteur à questionner l'utilité du courage : l'héroïsme de l'action, comme celui de la vérité, a son temps et son lieu.

Lionel PIETTRE (Université Grenoble Alpes, UMR 5316 Litt&Arts)

⁴⁸ *Gargantua*, chap. xxxix, p. 359.

⁴⁹ Les *Mémoires* des Du Bellay témoignent ainsi de leur ferme condamnation de l'héroïsme inutile de la chevalerie française, trop prompte à courir à la boucherie.

⁵⁰ Même passage, p. 357-359.